

*Christian VIGUIÉ*  
**RÉSISTANCES ET PASSAGES...**

---

**Avant-propos**

Ce texte ne date pas d'aujourd'hui. Je le situe dans le milieu des années 90. Il me fut commandé par un éditeur dont le souhait était d'illustrer ce qui pouvait caractériser la Haute-Vienne. Mon écrit aurait été inséré dans un ouvrage collectif. Venant de débarquer dans le Limousin et n'ayant qu'une connaissance relative de ce territoire, je lui ai demandé de m'éclairer et de me fournir quelques exemples afin de bien comprendre ce que l'on me demandait. « Les pommes et les vaches », me répondit-il. « Les cornes des vaches, ce serait pas mal ». Dès mes premiers mots, j'ai constaté que mes « vaches » étaient réfractaires. Elles se tenaient sur deux jambes, levaient le poing, se rebellaient. En gros, elles se métamorphosaient et contrairement au taureau, elles n'avaient pas peur de la couleur rouge. Ni de la couleur noire, d'ailleurs... Lorsque l'éditeur reçut ce texte, il ne prit pas le soin de m'appeler. Il m'offrit en guise de refus son silence. Silence que j'ai accepté bien sûr, sans ressentiment, sachant quand même que je préférerais les bruits de la rue.

\*

- Comment t'appelles-tu ?

- Christian.

- Tu sais, Christian, j'ai eu plusieurs naissances. Je suis né une nouvelle fois pendant la Résistance. Je parlais de Gramsci aux arbres et les arbres me répondaient.

L'homme en face de moi se nomme Armand Gatti. Nous sommes le 18 juin 2006, place Saint Sulpice à Paris. Cette phrase, il l'a déjà dite, déjà écrite, mais il la remet en bouche pour vérifier de nouveau sa saveur et sa véracité poétique. Il a besoin que les mots soient en explosion. Cela, je le comprends. Je sais qu'il plante un autre arbre visible dans sa parole, puissant et pudique, permanent : « Le Chêne ». C'est l'un des cinq surnoms de Georges Guingouin pendant la guerre. Il me fait penser un peu à René Char avec sa fureur solaire et à un moment même, leurs physiologies se confondent.

Surgissent d'autres visages amis : celui d'Élie Mignot<sup>79</sup> et de Daniel Brion. Ils furent quelques années mes proches voisins en région parisienne. Avec Élie Mignot, nous habitions le même HLM au 19 rue de la Guérinière à Morsang sur-Orge et je n'avais que quelques étages à monter afin de lui donner en mains propres *L'Humanité dimanche*. Quelquefois, il me retenait, me parlait de sa jeunesse tumultueuse, de son engagement politique qui débuta lors des journées de février 1934. Il me raconta l'histoire de ses compagnons d'armes, décapités à la hache par les nazis, me montra certaines photos où l'on a peine à le reconnaître. Plusieurs d'entre elles datent de l'après-guerre où l'on devine sa silhouette « giacomettienne » portant des vêtements flottants pareils à ceux d'un fantôme. Il revient d'un camp ou d'une prison où il fut interné et torturé. Être fascinant, digne, il

<sup>79</sup> Élie Mignot : Né le 30 juillet 1909 à Avoine (Indre-et-Loire), mort le 23 janvier 1992 à Évry (Essonne) ; militant et dirigeant communiste en Algérie (1934-1938), puis permanent de la section coloniale du Parti communiste français ; conseiller de l'Union française (1947-1958). Source : *Maitron, dictionnaire biographique du mouvement ouvrier et du mouvement social*. Auteur : René Gallissot.

lutta jusqu'à la fin de sa vie pour la paix, le désarmement, contre l'horreur et la folie de la promesse nucléaire.

Le second, une anecdote peut nous le faire entrevoir. Il m'explique que, désirant apprendre l'espagnol, il fit la guerre d'Espagne du côté des républicains et, comme un idiot, voulant apprendre l'allemand, on le déporta. Je suis en présence d'un Daniel Brion, humble, pétillant. Magnifique camarade qui, derrière son sourire, me livre sans doute la plus courte et la plus impertinente des biographies.

Je peux évoquer aussi Louis Catusse, mon grand-père, compagnon du maquis de la Prévinquière, avec le groupe Duguesclin. Pour lui, la normalité de ce qu'il fallait faire s'enfouissait dans le silence. Sa capacité à s'étonner l'éloignait de tous les honneurs. C'est un homme qui trouvait de la beauté dans la patience.

Maintenant, où vais-je en venir ? Quels rapports avec la Haute-Vienne ? Pourquoi l'évocation de tous ces hommes ?

D'abord, ils ont formé et forment la géographie du vivant bien au-delà d'un simple paysage physique. Je voyage avec eux. Je voyage avec les vivants et les morts. Je ne m'approprie rien, ni leur amitié ni leur jeunesse. J'ai simplement plaisir à réengager avec eux le présent.

Dans cette Haute-Vienne, j'y ajoute des Rachel et des Pierrot, des Philippe, des Jacqueline, des Nicolas et Christine, des Laurent, des Isabelle, des Nadine, des Marie, des Thierry, des Françoise et Jean-Louis, des René et Marie-Thérèse, des Olivier, des Stéphane, des Jean-Luc, des Jean, des Guillaume et des Fleur, des Florence et des Dominique, des Serge, des Jérôme, des Martine, des Annette... Je ne peux nommer toutes les feuilles de ces arbres bien qu'elles apparaissent de temps en temps rougeoyantes dans les rues lors de manifestations.

Contrairement à ce que l'on nous fait croire, les feuilles rouges n'annoncent pas l'automne. Ceux qui rêvent et ceux qui luttent agrandissent toujours le réel. Encore ne faut-il pas dissocier la lutte de la poésie car nous avancerions en aveugles. Il convient de parler de Gramsci et d'Éluard aux arbres, de Neruda et de Rimbaud, d'Ernst Bloch et d'Andreï Platonov, de Steinbeck et de Shakespeare, de Spinoza et de Reverdy... enfin tout ce que l'on voudra, de Rembrandt, de Picasso, de Courbet, de Démocrite... afin de chasser tous les oiseaux de mauvaise augure. Il ne faut pas oublier que la maladie du peuple consiste à voter pour les rois ou pour de bien sinistres bouffons. Sur chaque arbre, certains désirent que préside un tribunal de corbeaux.

En Haute-Vienne, il n'y a pas que le rouge de la révolte et de la juste colère qui m'a accueilli. Le « rouge » dont je parle a existé bien avant que je ne connaisse la région limousine. Je me souviens d'un ami m'offrant *Du même au même* de Jean Rousselot, ouvrage imprimé en juillet 73. D'abord le nom de l'éditeur, Rougerie, s'apparentant à l'enveloppe humaine du feu jusqu'à la flamme calme du titre. Puis, l'aventure du feu : André Suarès, Saint-Paul-Roux, Paul Pugnand, François Perche, Roland Reutenauer, Jean-François Mathé, Max Jacob, Jean L'Anselme, Marguerite Clerbout, Gérard Bocholier, Joe Bousquet, Roger Vitrac, Pierre Albert-Birot, Jeanine Baude, Jean-Pierre Siméon, Gilles Baudry, Maurice Audejean...

Pour moi, il y a longtemps que la forêt limousine a débordé hors de ses frontières avec ses couvertures blanches et son papier bouffant, avec ses titres comme si la première parole devait garder en permanence la couleur des lèvres. Il y a longtemps que Mortemart est jumelé avec la

Belgique, ne serait-ce qu'avec Jean de Boschère, Gaspard Hons, André Miguel, Collette Nys-Masure, Marc Dugardin, Marcel Hennart... Il y a longtemps que Mortemart a traversé l'océan grâce à Louis Olivier à qui l'on doit la traduction et la présentation des *Poètes indiens d'Amérique* dans un numéro de *Poésie Présente*... Il y a longtemps que Mortemart a inventé l'Europe poétique, une réalité secrète contredisant la violence de cette Europe libérale. Certaines routes mènent jusqu'en Hongrie avec Georges Timar... Il n'y a qu'à feuilleter le catalogue de Rougerie. On s'apercevra que ce brasier poétique qui a vu le jour en 1948 a éclairé et éclaire encore une grande partie de l'histoire de la poésie française ou de langue française. Beaucoup de gens ne s'intéressent pas au feu. Il l'ignore. Lorsque je parlais de la patience étonnée de mon grand-père, je crois que cette aventure éditoriale répond largement et magnifiquement à cela car il s'agit d'un véritable travail émancipateur, têtu et rigoureux. Encore une fois, le mot Résistance prend tout son sens puisqu'il est toujours tourné vers l'avenir. Certaines personnes travaillent à la jeunesse du présent ou plus exactement, à la jeunesse de tous les temps. C'est le cas des Rougerie.

J'ai devant les yeux des propos de René Rougerie recueillis par Nicole Drano-Stamberg et Georges Drano en décembre 1992 :

« ... est-ce que la poésie est une arme plus redoutable que le canon, que le char d'assaut ? Moi, je le pense vraiment. Hélas, la poésie n'explose que 50 ans plus tard alors que le canon explose immédiatement.

- C'est une bombe à retardement ?

- Oui, mais en attendant l'autre tue, alors que la poésie ne donnera la vie que bien plus tard. »

Cela fait plus de 50 ans qu'une bombe a explosé (nous arrivons à la soixantième année de l'édition !) dans ce terroir limougeaud. Un jeune homme a allumé la mèche au 11 de la rue des Sapeurs à Limoges et c'est devenu un beau soleil qui illumine les Monts de Blond. Encore, pourrions-nous remonter à cet automne 1944, peu de temps après la libération de la ville. Nous sommes au *Populaire du centre* dont le directeur n'est autre que M. Rougerie père, issu de la Résistance (Nous y revenons !). Un trio est en train de se former : le rédacteur et écrivain Robert Margerit, Georges Emmanuel Clancier, nouveau venu dans le journal, et René Rougerie. Les trois compères vont créer la revue *Centres*. Au sommaire figureront entre autres : Lorca, Joe Bousquet, Raymond Queneau, Max Jacob, D.H. Kahnweiler, Lucien Becker, Jean Rousselot, Albert Gleizes, Gabriel Audisio, Luc Estang et des auteurs d'origine limousine comme Paule Lavergne ou J.M.A. Paroutaud. La liste n'est pas terminée. On y trouve de l'encre, de l'or dont l'odeur est mêlée au plomb tout au long des 9 numéros.

Avec l'or, le plomb et l'encre, on accède à l'alchimie dans l'unique parution de *Saisons Souterraines* d'avril 1963. Resplendissent les poèmes de Robert Desnos, Eugenio Montale, Jean Follain, Alain Borne, Jeanine Mitaud, Jacques Arnold. Pour les passionnés, on peut lire ceci : « Ce N°1 de *Saisons Souterraines*, composé à la main, en Garamond, a été tiré à 520 exemplaires. À savoir : 500 exemplaires sur le bouffant et 20 exemplaires sur pur chiffon à la cuve à main, numérotés de 1 à 20. »

Bien que le poème d'Alain Borne qui figure dans la revue soit adressé à une femme, il nous révèle ce que pourrait être ce contact avec le mystérieux pur chiffon à la cuve à main. Là, je pense aux yeux et aux mains de René Rougerie :

« Tantôt tant tu es blanche et fraîche  
je te proclame neige  
puis il me faut broyer plusieurs ciels d'étoiles  
tellement tu es or  
et tellement brûlure... »

Ailleurs, ce furent les bouffants, les Richard de Bas, Les Alfa-mousse, les Arches..., toutes les personnalités nobles du papier qui accueillirent une encre étincelante. Chaque femme et chaque homme connaissent plusieurs naissances. Certains sont nés à de multiples reprises dans cette Haute-Vienne, chaque fois que l'on sculptait leurs mots dans la blancheur. Souvent, les poèmes s'apparentent à de simples traces dans la neige. Qu'importe. À l'heure du voyeurisme et de la rapidité, Olivier et René Rougerie préfèrent débusquer ces pas au milieu de la patience émerveillée. Comprenne qui voudra, nous avons un fabuleux temps à perdre, pas à gagner.

Aujourd'hui, on "communique". Une simple rime riche devrait suffire pour détruire ce verbe. On peut préférer : nous "communiquons". Là, la dernière syllabe nous renseigne fort sur les soit disant émetteurs et récepteurs. Cependant, une partie du débat s'y révèle. La nature de la poésie est la critique de toutes les formes de domination, qu'elles soient sociales, politiques, économiques, culturelles... puisqu'elle ne sépare pas l'émotion de l'intelligence. Elle incarne et anticipe un moment de la désaliénation dans une société qui ne le permet pas. Elle n'a donc rien à voir avec la fiction et l'imaginaire mais avec le concret. Si l'on doit souligner une dangerosité de la poésie, elle se situe là. D'ailleurs, elle est toujours en avance sur ses prétendants, les poètes de cour, ceux pour qui l'ego n'est pas le pluriel d'égal. Les « Assis » de Rimbaud obstruent inlassablement la scène. Ils exercent à notre encontre la gentillesse intéressée du pouvoir, une des formes claires du dédain. Un condescendant est toujours quelqu'un qui désire monter, et il monte.

Je fais quelques pas en arrière. Juste pour le plaisir de citer un jeune poète, Laurent Albarracin :

« Le pouvoir est au réel, c'est-à-dire à la poésie, et non pas au langage. »<sup>80</sup> Sans doute, aurais-je dû commencer par cela ?

Il me semble plus facile de parler de poèmes, de poésie, que de l'état de poète, tant ce terme me paraît inhabitable, trop haut ou trop bas, alors qu'il n'est qu'une tentative lucide et émotionnelle de ce que peut être une pleine citoyenneté. Que dire ? Le poème vérifie autrement l'homme. Souvent *Entre joie(s) et colère(s)*, comme l'indique le titre que René Rougerie donnera à l'ultime parution de la revue *Poésie Présente*. Le visible qui nous accapare est à la fois l'effet d'une conscience anticipante et d'une attente secrète. Dès lors, s'il existe une éthique poétique, elle s'oppose forcément à la Morale qui se nourrit de la soumission et de la médiocrité crépusculaire des hommes. Rien de grandiloquent. Le grandiloquent appartient aux gens dont le métier est de parler abondamment pour se taire et faire taire les autres. Mieux vaut une vraie Révolution qu'une fausse Commune. Mieux vaut une vraie Révolution.

Voilà donc le Limousin que je perçois, une Haute-Vienne entre Résistances et passages.

Et c'est à ce paysage humain que répond sûrement l'écho de Reverdy :

« ... Pourtant, je suis toujours plutôt un peu en avance aux rendez-vous, parce que l'inexactitude est la politesse du peuple... »<sup>81</sup>

<sup>80</sup> Laurent Albarracin, *Pierre Peuchmaurd témoin élégant*, Éd. L'Oie de Cravan, 2007.